

www.e-rara.ch

Le Spectateur, Ou Le Socrate moderne, Où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siècle

Steele, Richard

A Basle, M DCC XXXVII. (1737)

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH kd III 11, T. 1 - T. 6

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-92832>

[Discours LI - LX]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

& la crainte. Lors que je goûtois une joie extrême à l'envisager, tout d'un coup il me présenta un de ses Carquois plein de Flèches; mais voulant tendre la main pour le recevoir, je me heurtai contre une Chaise, ce qui m'éveilla, & ce fut ainsi que finit mon Songe.

C.

DISCOURS LI.

- - - - - Hic vivimus ambitiosa
Paupertate omnes. - - - - -

JUV. Sat. III. 182.

*C'est ici un foible commun à bien des gens de
nourrir une grande ambition dans une grande
pauvreté.*

LA force de la Coûtume nous engage souvent à faire certaines démarches, qui ne sont point du tout convenables. Je pourrois démontrer, par divers Exemples, qu'elle nous fait agir contre les regles de la Nature, du Droit & du Sens commun; mais je me bornerai ici à examiner l'effet qu'elle produit sur nous, lors qu'il est question de se mettre en deuil. La Coûtume, qui nous oblige à marquer, par nos Habits, la douleur que nous cause la perte de nos Proches, est venue sans doute de l'affliction sincere de ceux qui en étoient trop accablez pour avoir soin de s'a-

ju.

juster proprement. Il semble que les mêmes Personnes prirent dans la suite des Habits conformes à leur état, & à la situation où elles se trouvoient alors, pour se justifier en quelque maniere de ce qu'elles ne se divertissoient pas avec les autres, & n'avoit rien autour d'elles de si gai ni de si voiant, qui pût choquer la tristesse de leur ame, ou les rendre suspectes d'insensibilité. Cette louable coutume, qui distinguoit les Personnes affligées des autres, s'est perdue à la longue, & les Habits de Deuil servent aujourd'hui de parure aux Heritiers & aux Veuves. On ne voit que magnificence & solemnité dans l'Equipage d'une Dame qui est privée de son Mari, & tout respire la joie dans la Pompe d'un Fils que la Mort a délivré du joug d'un Pere qui laisse de grands Biens. D'ailleurs, cette espèce d'Affliction est devenue une partie essentielle du Cérémoniel établi entre les Princes & les Rois, qui se traitent de Freres dans le stile de toutes les Nations, & qui mettent des Habits couleur de pourpre, aussi-tôt qu'un Prince, leur Ami ou Allié, vient à mourir. Les Courtisans, & tous ceux qui voudroient passer pour tels, ne manquent pas d'abord d'être saisis de tristesse depuis la tête jusqu'aux piez; & l'on peut même reconnoître, par les boucles d'un simple * Huissier de la chambre, quel

* Ce sont des Officiers de la Cour d'Angleterre, qui apartiennent à la *Chambre de présence*, & qui relevent

quel degré d'amitié ou de liaison il y avoit entre le Monarque défunt & celui qu'il sert. L'Habit & les manieres d'un véritable Courtisan sont hieroglyphiques en pareille occasion : Il ne vous parle presque jamais qu'à l'oreille, & l'on peut voir qu'il n'a pas manqué de prendre langue pour s'ajuter dans toutes les regles de la Bienféance.

L'envie, que les Hommes ont en général de paroître plus qu'ils ne sont, fait que tout le monde veut imiter la Cour à l'égard des Habits. Telle Dame, qui étoit hier aussi bigarrée que l'Arc-en-Ciel, paroît aujourd'hui, que la Cour se met en deuil, aussi sombre que le Nuage le plus épais. Cette marote n'attaque pas seulement ceux dont le Bien peut fournir à la dépense qu'il faut pour changer leurs Equipages, ni les Personnes qui ne sauroient où employer leurs grands revenus, s'il n'y avoit tous les jours de nouvelles Décorations, qui les engloutissent; mais elle domine ceux qui ont tout juste de quoi s'habiller. Un de mes anciens Amis, qui a quatre-vingt dix Livres Sterlin de revenu, & qui est fort entêté de la Mode, a beaucoup de peine à soutenir la mortalité des Princes. Il fit un Habit noir pour le Deuil du Roi d'Espagne; il le fit tourner pour celui du Roi de Portugal, & il garde au-

servent du grand Chambellan. Il y en a quatre, qui sont toujours en service, & huit qui ne servent que par Quartier, deux à la fois.

aujourd'hui sa chambre pendant qu'on le décroisse pour lui servir au Deuil de l'Empereur. Il est d'une grande économie avec toute son extravagance, puis qu'il se contente de mettre des Boutons noirs à son Habit de drap gris de fer pour les petits Potentats de l'Europe; à cela près qu'il ajoute un Crêpe autour de son Chapeau, lors qu'il s'agit de la mort d'un Prince, dont il a remarqué les Exploits dans la Gazette. Mais quelques complimens qui se fassent à cette occasion, les véritables Affligez, qui mènent le plus grand Deuil, sont les Merciers, les Marchands d'Etoffes de soie, de Dentelles, & de Galanteries. Un Prince, qui seroit d'une humeur compatissante & d'une générosité Royale, ne pourroit que sentir une extrême inquietude à la vûe de sa Mort, s'il pensoit au nombre infini de Personnes, que cet accident seul va reduire à la mendicité: Il ne croiroit pas indigne de ses soins d'exiger, que tous les Princes, à qui l'on notifieroit la nouvelle de sa Mort, en voulussent borner le Deuil dans l'enceinte de leurs Cours: Il compteroit même qu'un Deuil universel n'est pas fort éloigné de la Cérémonie qui se pratique parmi les Nations barbares, qui tuent leurs Esclaves pour honorer les obsèques de leurs Rois.

Je m'étois rompu la tête plusieurs Mois de suite, pour deviner le caractère d'un Homme, qui venoit de tems en tems à notre Caffé, & qui, après avoir lu les Nouvelles, conclu-

concluoit toujours par ces mots : *Dieu soit loué ! tous les Princes étrangers se portent bien.* Si vous lui demandiez ce qu'il y avoit dans le *Postillon* sur l'article de *Vienne*, il vous répondoit, *Graces à Dieu, tous les Princes d'Allemagne sont en bon état.* Si vous vous informiez de ce qu'il disoit de *Barcelone*, il vous repliquoit, *Je ne doute pas que la nouvelle Reine ne se trouve parfaitement bien de l'air du País.* Quoi qu'il en soit, après bien des recherches, je découvris que ce Roïaliste universel étoit un Marchand grossier en Soieries & en Rubans : D'ailleurs, toutes les fois qu'il louë un Ouvrier, il insere dans ces Articles, *Que tout ceci sera bien & dûement executé, pourvu qu'aucun Prince Etranger ne vienne à mourir dans l'intervalle du tems marqué ci-dessus.* Du reste, à l'occasion de ces Deuils publics, il arrive que la plupart des Artisans, qui vivent de ce qui s'emploie à nos Habits, se trouvent exposez à la misere, ou craignent d'y tomber, pendant le cours de cette Folie. Tout ce qui peut consoler de toutes les dépenses frivoles, qui semblent insulter à la disette des malheureux, est, que les superfluitez des Riches fournissent aux besoins des Pauvres ; mais bien loin que la manie de se mettre en Deuil, à l'exemple des Cours, produise aucun avantage, toute Subordination est confondue par-là, & l'honneur, qu'une Cour veut faire à une autre, perd ainsi toute son efficacité. Lors qu'un Ministre étranger voit la Cour d'une Nation florissante quitter

tous

toute les marques de splendeur & de gloire, à l'ouïe de la mort de son Maître, il concevra une plus haute idée de l'honneur qu'on lui rend, que s'il voïoit le gros du Peuple en Habit de Deuil. Lors qu'on n'ose pas demander à la Femme d'un Artisan, quel de ses Proches elle à perdu, & qu'après quelques insinuations, l'on veut découvrir le sujet qui l'afflige, n'est-il pas ridicule de lui entendre dire : „ Que „ nous avons perdu un Prince de la Maison „ d'*Autriche* ? „ Les Princes sont si élevez au-dessus du reste des Hommes, qu'il y a de la temerité à prendre part aux Honneurs qu'on rend à leur memorie, à moins qu'on n'ait quelque Emploi à la Cour qui leur rend ce devoir, & qui semble exprimer, par le Deuil dont elle se revêt, au milieu de ses triomphes & de sa grandeur, le souvenir qu'elle a de l'incertitude & de la fragilité de la Vie Humaine.

C.

DISCOURS LII.

- - - - Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare cathedras.

HOR. L. I. Sat. X. 90.

*Cela étant, crevez de dépit, Hermogène, &
vous aussi Démétrius. Faites valoir vos Vers
dans*

dans les Cercles de ces Femmes savantes, qui sont assez sôtes pour vous admirer.

A Près avoir expliqué au long en quoi consiste l'Esprit, & fait voir ce qui n'en a que la simple apparence, toute cette recherche seroit inutile, si nous n'appliquions les Règles que nous avons données là-dessus. Lors qu'on parle en Homme de la Ville & du beau Monde, on croit que la Comédie est le Centre de l'Esprit; ainsi j'examinerai dans ce *Discours* l'usage qu'on y en fait. Il est certain que le Goût, qui regne dans nos Pièces Dramatiques, n'influe pas moins sur les Ecrits de nos Poètes, que les traits d'Esprit, qu'on y sème, influent sur les mœurs de nos Gentilshommes. Peut-être que je passerai pour présomptueux de blâmer des Pièces qui ont eu depuis long-tems l'approbation du Public, quoi qu'un *Spectateur* ait en quelque maniere ce droit; mais je ne fonderai ma Critique ou nies Eloges que sur la Raison, la Verité & la Nature; si ces trois bonnes Amies se déclarent en ma faveur, l'Opinion générale n'est d'aucune conséquence pour moi; & si elles me condamnent, le Goût du Public ne me soutiendrait pas long-tems.

Sans autre préambule, je vais examiner quelques-unes de nos Comédies les plus admirées, & voir si elles méritent la haute idée qu'on s'en fait aujourd'hui, ou non.

Dans ma Critique de ces Pièces, je ne releverai

vérai sur tout que les Endroits qu'on en estime le plus, & je destinerai ce *Discours* à celle qui a pour titre, *L'Homme à la Mode*, ou, *Le Chevalier * Fopling Flutter*. On regarde en général cette Pièce comme le Modèle de la Politesse, en fait de Comédies. Mr. *Dorimant* & Mademoiselle *Henriette* soutiennent les principaux Caractères ; mais si l'un & l'autre est bas & rampant, l'on m'avouëra sans doute qu'elle ne mérite pas la reputation, où elle est parvenue.

Je suppose d'abord, qu'un Gentilhomme bien fait & poli doit être honête-Homme dans ses mœurs, & délicat dans ces expressions. Mais le Heros de la Pièce est si éloigné de ce Caractère, qu'il paroît un véritable Fripon dans ses desseins, & un gros Païsan dans son Language. *Belair* est son Admirateur & son Ami ; *Dorimant*, pour lui en témoigner sa reconnaissance, & sous prétexte qu'il a beaucoup plus d'esprit que *Belair*, lui conseille de se marier à une jeune Dame, dont il croit que la Vertu ne durera que jusqu'à ce qu'elle soit devenue Epouse, & qu'alors elle ne manquera pas de lui tomber en partage, puis qu'il est si bien fait qu'aucune Belle ne sauroit résister à ses charmes. L'infidélité qu'il commet à l'égard de Mademoiselle *Loveit*, & l'air barbare dont il triomphe du chagrin qu'elle a de le per-

* C'est-à-dire, un *Fat*, qui se donne des airs empressés. Le Chev. GEORGE ETHEREGE est l'Auteur de cette Pièce.

perdre, est une autre preuve de sa candeur & de la bonté de son naturel.

Pour ce qui est de son Stile, il traite la Vendeuse d'Oranges, qui avoit quelque penchant à devenir grasse, de *Cavalle monstrueuse, dont le ventre enfermoit un plein panier de tripes*; & il l'aborde ensuite, en ces termes polis, *Qu'y a-t-il donc, grosse Tripiere*? Sur ce qu'on vient à parler d'une Dame de la Campagne, qu'il ne connoit point du tout, on ne voit pas pour quelle raison, *il vent gager sa vie que c'est quelque miserable Campagnarde mal-bâtie & disgraciée de la Nature, qui n'a pas quatre douzaines de cheveux sur la tête, & qui couvre son front chauve d'un grand tour de cheveux blonds, pour se donner des airs au premier banc de la Loge Royale, lors qu'on représente une Pièce surannée. Quel sot mélange n'y a-t-il pas ici de quelques chetifs Lieux communs*!

Pour ce qui regarde la générosité de son cœur, il nous en fournit une bonne marque, lors qu'il menace son pauvre Valet, *de le mettre tout nud à la rue, s'il ne s'aquite pas mieux de son devoir.*

J'en viens à Mlle Henriette, qui se moque de l'obéissance qu'elle doit à sa Mere, dont elle est aimée si tendrement, à ce que la Femme de chambre *Busy* nous dit, *que cette Mere, contente de revoir sa Fille, n'a pas le courage de la gronder, quoi qu'elle fût sortie du Logis, malgré ses ordres.* Cette Fille spirituelle & bien faite a si peu de respect pour cette bonne Femme, qu'el-

qu'elle tourne en ridicule la maniere dont elle prend congé de la compagnie, & qu'elle éclate en ces mots : *Dans quels embarras ne vois-je pas ma pauvre Mere ? Voïez, je vous prie, sa tête tremblante, ses yeux égarez, & le mouvement perpétuel de sa lèvre inferieure.* Mais tout cela n'est rien, & mérite d'être excusé, parce qu'elle a plus d'esprit que le gros de son Sexe, quoï qu'elle ait autant de malice, & qu'elle soit aussi volage qu'aucune autre, avec son air froid & serieux, qui la rend presque méconnoissable. Le Poëte ne s'arrête pas en si beau chemin, & pour donner des preuves qu'elle est digne d'être l'Epouse de son Heros, il lui fait dire fort ingenuement son opinion du Mariage : *Il me semble, dit-elle, qu'on pourroit m'amener à le souffrir, & c'est-là tout ce qu'un mari doit attendre d'une Femme raisonnable.* N'y a-t-il pas de la cruauté à nous cacher, par quel miracle, cette jeune Demoiselle nourrie sous les yeux d'une vieille Mere, innocente & dévote, qui ne la perdoit jamais de vûë, avoit aquis tant de politesse ?

On ne sauroit nier, que tout ce qui est capable de fixer l'attention des Personnes de mérite, ne soit entierement negligé dans cette Pièce ; mais on nie qu'il soit essentiel au Caractère d'un Gentilhomme poli, de fouler aux piez toutes les règles de l'Honneur & de la Bienféance. D'ailleurs, *Dorimant* paroît plus sot que *Popling*, lors qu'il dit d'un de ses Amis, que leur intérêt commun les engage à vivre de bonne amitié ensemble, & à n'être

jamais l'un sans l'autre : *Les Femmes*, ajoute-t-il, en ont meilleure opinion de son Esprit, & jugent plus favorablement des bruits qui courent de moi : *Quelques-unes* le prennent pour un Homme de très-bon sens, & d'autres me regardent comme un Cavalier fort civil.

En un mot, toute cette Pièce est contraire aux bonnes mœurs, au bon Sens & à l'Équité naturelle : Il n'y a rien qui ne soit fondé sur les ruïnes de la Vertu & de l'Innocence ; de sorte qu'à suivre l'idée, qu'on nous y donne du mérite, je croirois que le Cordonnier est le Gentilhomme le plus accompli de tous ceux qui paroissent sur la Scène ; du moins c'est un franc Athée, si nous en jugeons par ce qu'en dit la Vendeuse d'Oranges, qui n'est pas elle-même un des moindres Personnages de la Comédie. Lors qu'il s'agit de l'intime Ami de *Dorimant*, elle nous assure, *Que cet infidèle n'a pas son pareil dans toute la Ville, si vous en exceptez le Cordonnier.* D'ailleurs, la maniere dont celui-ci nous raconte qu'il vivoit avec Madame son Epouse, est une bonne preuve qu'il doit être le Heros de la Pièce. Il n'y a pas, dit-il, un seul Mari en Ville, qui agisse plus en Gentilhomme avec sa Femme que moi ; Je ne prens jamais garde à ses actions, & de son côté elle ne s'informe pas des miennes. Nous nous parlons civilement l'un à l'autre, quoi que nous nous baïssions tous deux de bon cœur ; & comme il n'y a rien de plus vulgaire que de coucher ensemble & de s'entrebaïser, nous avons chacun notre petit Lit à part.

part. Ce terme de *s'entrebaïser* est aussi juste que si *Dorimant* l'avoit employé lui-même ; & puis que Mr. le Cordonnier représente ici la Nature Humaine sous une idée aussi afreuse que le Sujet le peut permettre , & qu'il est avec cela un Mécréant achevé , il me semble qu'on lui fait grand tort de ne lui avoir pas donné quelque part à la bonne Fortune, qui se trouve dans le dernier Acte.

Quoi qu'il en soit, je croi qu'il faut avoir perdu tout sentiment d'Innocence & d'Honneur pour voir cette Comédie, sans être plus porté au chagrin & à l'indignation, qu'au plaisir & à la joie. Enfin, je tombe d'accord qu'on y voit la Nature toute nue, mais c'est la Nature dans l'état le plus corrompu & le plus dépravé, où l'on puisse jamais la dépeindre.

R.

DISCOURS LIII.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo , & fingitur artubus
Jam nunc & incestos amores
De tenero meditatur ungui.

HOR. L. III. Od. VI. 21, 24.

Une fille ne se sent pas plutôt en âge d'avoir un mari, qu'elle meurt d'envie d'apprendre les danses indécentes des Joniens ; elle se donne la torture pour exprimer dans sa personne leurs po-

Y 3

stures

flures immodestes ; & dès sa tendre jeunesse , elle a en tête des amours incestueux.

LEs deux Lettres , que je vais inferer ici , roulent sur un sujet de la dernière importance, quoi qu'elles soient écrites d'un Stile qui ne paroît pas fort grave.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je prens la liberté de vous demander
 „ vos bons avis en faveur d'une jeune De-
 „ moiselle de mes Parentes qui vient d'arri-
 „ ver ici de la Campagne , & dont l'Educa-
 „ tion est confiée à mes soins. Elle est fort
 „ jolie , mais aussi neuve que vous puissiez
 „ vous l'imaginer. Elle est dans le même état
 „ où la Nature l'a mise , à moitié formée , &
 „ sans aucune Education. Lors que je la re-
 „ garde, son air me fait presque toujours sou-
 „ venir de cette *Belle Sauvage* , * dont vous
 „ avez parlé dans un de vos *Discours*. Je
 „ vous prie donc , mon cher Monsieur , de
 „ m'aider à la rendre sensible aux graces de
 „ la Conversation , & à l'éloquence muette des
 „ manieres d'agir, qui lui sont tout-à-fait in-
 „ connues. Elle n'a que sa Langue pour s'ex-
 „ primer , & dit toujours ce qu'elle pense.
 „ Elle n'emploie ses yeux qu'à voir , & n'a
 „ pas la moindre idée de leur langage. Il
 „ me semble que vous pourriez l'instruire en
 „ ceci

* Voyez le XXII. DISCOURS, p. 139.

„ ceci mieux que toute autre Personne. Il y
 „ a deux Mois que je l'exerce à soupirer quoi
 „ qu'elle n'en ait aucun sujet, & à sourire
 „ lors même qu'elle n'est pas de bonne hu-
 „ meur ; mais j'ai honte d'avouër qu'elle n'y
 „ a fait jusques ici que peu ou point de
 „ progrès. D'ailleurs, elle n'est pas mieux
 „ disposée à marcher aujourd'hui, qu'elle l'é-
 „ toit à l'âge d'un an. Vous voïez bien que
 „ je veux parler de cette manière aisée & ré-
 „ guliere de se mouvoir, qui forme une espè-
 „ ce de cadence, nous donne un air gra-
 „ cieux & dégagé, & semble être pour la dé-
 „ marche, ce que la récitation est à l'égard
 „ du Discours. Je ne saurois la blâmer de ce
 „ défaut, puis qu'elle n'a point d'oreille, &
 „ que sa marche ne tend qu'à changer de
 „ place. Je pourrois aussi l'excuser de ce
 „ qu'elle rougit en compagnie, si elle savoit
 „ alors prendre son parti, & si cet accident
 „ ne lui ravissoit la beauté de son teint.

„ J'ai ouï dire, Monsieur, que vous avez
 „ vû le Monde, & que vous êtes Juge ex-
 „ pert en tout ce qui regarde la belle Edu-
 „ cation. C'est pour cela que je souhaite quel-
 „ ques-uns de vos avis, en faveur de ma jeu-
 „ ne Parente ; & si vous nous accordez cet-
 „ te grace, je pourrai bien vous consulter lors
 „ qu'il s'agira de lui donner un Mari ; mais
 „ je ne vous cacherai pas que sa bonne Mine
 „ & son Education doivent faire toute sa Dot.
 „ Je suis, &c.

CELIMÈNE.

MONSIEUR,

„ Puis que *Celimène* m'emploie à cacheter
„ sa Lettre & à vous l'envoier, j'ose bien
„ vous prier de vouloir reflechir sur le Cas,
„ dont elle vous parle ; d'autant plus que
„ nos idées paroissent un peu différentes sur
„ cet article. Pour moi, qui suis un Hom-
„ me grossier, je crains que cette jeune Fille
„ ne risque beaucoup d'être gâtée : Aïez donc
„ la bonté, mon cher Monsieur, de nous di-
„ re quelle opinion que vous avez de cette
„ jolie chose, qu'on nomme *belle Education* ;
„ du moins j'appréhende qu'elle ne diffère
„ trop de cette chose toute simple qu'on a-
„ pelle *bonne Education*. Je suis, &c.

La faute où l'on tombe ici en général sur
le chapitre de l'Education, est, Qu'on a grand
soin de l'exterieur des Filles & qu'on négli-
ge leur Esprit ; au lieu qu'on est si attentif à
cultiver l'Esprit des Garçons, qu'on néglige
tout-à fait leur Corps. De là vient qu'une
jeune Demoiselle fera l'admiration de toutes
les Assemblées, où elle se trouve ; pendant
que son Frere aîné craint de se produire
en Compagnie. De là vient aussi qu'un Hom-
me a déjà passé la moitié de sa vie avant qu'il
soit connu dans le Monde, & qu'une Fem-
me n'est plus à la mode ni recherchée à la
fleur de son âge. Ce *Discours* ne roulera que
sur les Filles, & je réserverai les Garçons
pour une autre occasion, d'autant plus que
les

les Dames se plaignent de mon silence à leur égard. Presque aussi-tôt qu'une Fille est servée, avant qu'elle soit capable de se former aucune idée de la moindre chose, elle est mise, avec un Collier de fer autour du cou, entre les mains d'un Maître de Danse, qui lui enseigne une gravité ridicule, la force à porter la tête d'une certaine manière, à se gonfler le sein, & à se mouvoir tout d'une pièce, & la menace qu'elle n'atra jamais un Mari, supposé qu'elle marche, regarde, ou se meuve de travers. Tout ceci met l'Esprit de cette jeune Fille à la torture, pour découvrir ce qui doit se passer entre elle & ce Mari, dont on lui parle tant, & pour lequel il semble qu'on l'éleve. Là-dessus, son Imagination est engagée à tourner tous ses efforts du côté des Ornaments extérieurs, puis qu'ils doivent décider de sa bonne ou de sa mauvaise Fortune dans ce Monde: Elle se flatte même, que, si elle peut avoir une taille fine & avantageuse, elle est assez propre pour tout ce à quoi son Education lui fait croire qu'elle est destinée. L'unique but de ses Parens est de la rendre une Personne agréable; toute leur dépense, tous leurs soins se terminent là; & c'est à cette Folie presque universelle des Peres & des Meres que nous devons la nombreuse Engeance de nos Coquettes. D'ailleurs, ces reflexions me causent de l'embarras, lors que je pense à donner mes avis sur la conduite qu'il faut tenir à l'égard de cette jeune De-

moiselle, dont il s'agit dans les deux Lettres qu'on vient de lire. Mais il y a sans doute un milieu à prendre ; on ne doit pas négliger l'air & la tournure de sa Personne ; mais on doit sur tout avoir soin de lui cultiver l'Esprit. Suivant qu'on donne la préférence à l'un ou à l'autre, vous voyez que l'Esprit est entraîné par les cupiditez du Corps, ou que le Corps exprime les vertus de l'Esprit.

Cléomire danse avec toute la bonne grace qu'il est possible d'avoir ; mais la pureté de ses pensées anime ses yeux d'un air si chaste, que les Spectateurs l'aiment & l'admirent, sans qu'elle excite aucun mauvais desir, ni la moindre esperance frivole, dans les Imaginations les plus dereglées. Le véritable secret en cette occasion est de travailler en même tems à perfectionner l'Esprit & le Corps ; & de faire en sorte, s'il y a moïen, que les gestes du Corps suivent la pensée de l'Esprit, & non pas que l'Esprit soit occupé des gestes du Corps.

R.

DISCOURS LIV.

Saltare elegantius, quàm necesse est probæ.

SAL. Bell. Catil. § 25.

*Sempronia dançoit beaucoup mieux qu'il ne fa-
loit pour une Femme sage & modeste.*

Lucien, dans un de ses Dialogues, intro-
duit un Philosophe, qui gronde un de
ses

ses Amis, de ce qu'il aimoit la Danse, & qu'il fréquentoit les Bals. Celui-ci, pour justifier son Divertissement favori, allégué d'abord qu'il fut inventé par la Déesse *Rhée*, & qu'il sauva *Jupiter* de la cruauté de son Père *Saturne*. Il montre ensuite, que les plus grands Hommes de tous les Siècles l'avoient approuvé ; qu'*Homere* appelle *Merion* un beau Danseur, & dit de lui, que sa bonne mine & la grande agilité qu'il avoit acquise par cet exercice, le distinguoient de tous les Cavaliers qui se trouvoient dans l'Armée des Grecs ou des Troïens.

Il ajoute, que *Pyrrhus* se rendit plus célèbre par l'invention de la Danse qui porte son Nom, que par toutes ses autres Actions ensemble : Que les *Lacédémoniens*, qui étoient les plus braves de tous les Grecs, encourageoient beaucoup ce Divertissement, & que leur Danse, appelée *Hormus*, (qui, pour le dire en passant, aprochoit fort du Branle des François,) étoit en vogue dans toute l'*Asie* : Qu'on voïoit encore quelques Statues *Thessaliennes* élevées à l'honneur de leurs plus habiles Danseurs : Et qu'il s'étonnoit que son Confrere le Philosophe se trouvât d'un avis opposé à celui de ces deux grands Genies, qu'il admiroit tant, *Homere* & *Hesiode* ; dont le dernier joint la Valeur avec la Danse, lors qu'il dit, Que les Dieux avoient donné la bravoure aux uns, & la disposition pour danser à d'autres.

Enfin, il lui met devant les yeux l'exemple de *Socrate*, le plus sage de tous les Hommes, à ce

à ce qu'*Apollon* en avoit décidé, qui, non content d'admirer cet Exercice dans les autres, l'aprit lui-même, lors qu'il étoit déjà vieux.

Le Philosophe Misanthrope, ébranlé par ces Autoritez & quelques autres de la même nature, se range à l'opinion de son Ami, & souhaite qu'il le prenne avec lui la première fois qu'il iroit au Bal.

C'est ainsi que j'aime à me couvrir de l'Exemple des grands Hommes. D'ailleurs, je ne croi pas qu'il soit indigne de mes Spéculations d'inferer ici la Lettre suivante, qui m'est venue, si je ne me trompe, de quelque riche Artisan logé du côté de la *Bourse*.

M O N S I E U R ,

„ Je suis un Homme avancé en âge & qui,
„ par une honête industrie dans le Monde,
„ ai gagné assez de bien pour donner à mes
„ Enfans une bonne Education, que je n'avois
„ pas eu moi-même. Ma Fille aînée, qui a
„ seize ans, est depuis quelque tems sous la
„ conduite de Mr. *Rigaudon*, un de nos Maî-
„ tres de Danse, & hier au soir elle m'engagea,
„ de concert avec sa Mere, d'aller à un de ses
„ Bals. Je vous avouë, Monsieur, que je
„ n'avois été de ma vie à un pareil Spectacle,
„ & que je fus agréablement surpris d'y voir
„ ce qu'on appelloit *danfer à la Françoisé*. Il y
„ avoit quantité de jeunes Messieurs & de
„ jeunes Demoiselles, dont les Corps ne sem-
„ bloient

„ bloient avoir d'autre mouvement, que celui
 „ que le Violon leur inspiroit. Après qu'on
 „ eut fini ces Gambades, l'on en vint aux
 „ *Contredanses*, où il y avoit aussi quelque
 „ chose qui ne déplaisoit pas, & diverses
 „ *Figures emblématiques*, composées sans doute
 „ par d'habiles Gens, pour servir à l'instruction
 „ de la Jeunesse.

„ J'y en observai une entre autres, qu'on
 „ nomme, si je ne me trompe, la *Chasse de*
 „ *l'Ecureuil*, où le Cavalier donne chasse à la
 „ Demoiselle qui le fuit; mais lors qu'elle
 „ se tourne vers lui, il prend chasse lui-même,
 „ & la Demoiselle court après. Il me semble
 „ que la Moralité de cette Danse est fort pro-
 „ pre à inculquer la Modestie & la Discretion
 „ au Sexe Feminin.

„ Mais comme les meilleurs Etablissmens
 „ sont sujets à se corrompre, je dois vous
 „ avertir, Monsieur, qu'il s'est glissé de terri-
 „ bles abus dans cet Exercice. Je tombai de
 „ mon haut de voir ma Fille donner la main
 „ à ces jeunes Garçons, ou les prendre elle-
 „ même, avec tant de familiarité; & je ne
 „ l'aurois jamais cruë capable d'en venir jus-
 „ ques là. Ce n'est pas tout, ils s'émanci-
 „ poient souvent à se mettre dans une attitude
 „ la plus impudente & la plus lascive qu'on
 „ se puisse imaginer, qu'ils apelloient une
 „ *Pause*, & que je n'oserois vous décrire, qu'en
 „ vous disant que c'est le revers de ce que
 „ nous appellons *Dos à Dos*. Enfin un jeune
 „ Efron-

„ Efronté dit aux Violons de jouer l'Air de
„ *Marion Pately*, & après avoir fait deux ou
„ trois cabrioles, il courut à son Associée, la
„ prit sous les bras, & la fit tourner en l'air
„ d'une telle maniere, que moi, qui étois assis
„ sur un des Bancs les plus bas de la Chambre,
„ je vis plus haut au dessus du Soulier de la
„ Demoiselle qu'il n'est à propos de vous
„ le dire ici. Quoi qu'il en soit, choqué de
„ toutes ces énormitez, & sur le point de
„ voir piroueter ma Fille, j'y accourus, la pris
„ par la main, & la ramenai au Logis.

„ Monsieur, je ne suis pas encore assez
„ vieux pour avoir perdu l'Esprit. Je veux
„ bien croire que ce Divertissement ne fut
„ inventé d'abord que pour entretenir une
„ bonne & honête correspondance entre les
„ jeunes Garçons & les jeunes Filles ; jusques-
„ là je n'y vois point de mal ; mais je ne saurois
„ approuver les excès qui s'y commettent. Vous
„ en penserez tout ce qu'il vous plaira ; mais si
„ vous aviez été à ce Bal, je suis très-persuadé
„ que vous y auriez trouvé ample matiere à
„ speculer. Je suis, &c.

Je crains que mon Correspondant n'eut que
trop sujet d'être un peu fâché de la maniere
indecente dont on traita sa Fille ; mais il
l'auroit bien été davantage, s'il se fut trouvé
à une de ces *Danses aux baisers*, ou mon Ami,
M. Honeycomb, m'assûre que les Hommes sont
obligez de se tenir collez presque une minute
sur la bouche de leurs Belles, s'ils veulent du

moins

moins fuivre les Violons, & ne danfer pas à contretems.

Malgré tout cela, je ne puis me refoudre à condamner absolument cet Exercice, & je croirois plutôt, avec Mr. *Covvley*, qu'il est bon de s'y attacher un peu, quand ce ne seroit que pour savoir porter son corps & faluer d'une maniere aisée & polie.

Dès la premiere fois qu'on voit quelcun, on s'en forme de certaines idées, dont il n'est pas facile de revenir dans la suite : C'est pour cela même qu'on devroit se piquer d'avoir un abord, qui ne fut ni defagréable ni choquant, & de pouvoir entrer de bonne grace dans une Chambre où il y a Compagnie.

Je pourrois ajouter qu'une teinture médiocre des petites Règles de la Civilité donne quelque assurance à un Homme, & le met en état de paroître sans se gêner en toute sorte de Compagnies. A faute de ceci, j'ai vû un Professeur Scientifique ne savoir de quelle maniere s'y prendre pour faluer une Dame, & un très-habile Mathématicien en doute s'il devoit se tenir debout ou demeurer assis pendant qu'un Seigneur buvoit à sa santé.

C'est ce que les Maîtres de Danse doivent enseigner ; quoi qu'il soit à craindre, si vous n'y ajoutez, de vous-même, quelque autre chose, absolument inconnuë à la plupart de ces beaux Messieurs, que vous ne deveniez plutôt un Fat, qu'un Homme poli.

Pour ce qui regarde les *Contredanses*, j'avonẽ
que

que la grande familiarité, qu'on y voit entre les deux Sexes, peut avoir quelquefois des suites très-dangereuses, & qu'il y a peu de jeunes Demoiselles, dont le cœur soit assez insensible pour n'être pas attendri par les charmes de la Musique, la force des attitudes, & l'air d'un jeune Homme bien tourné qui frappe sans cesse leurs yeux, & leur donne des preuves convaincantes qu'il a un parfait usage de tous ses membres.

D'ailleurs, puis que cette Danse est de notre invention, & que nous y sommes tous plus ou moins stiles, je ne voudrois pas la bannir entièrement; mais je croirois plutôt que les autres la peuvent pratiquer sans aucun mal, aussi bien que moi-même, qui m'y trouve souvent associé avec la Fille ainée de mon Hôteffe.

X.

DISCOURS LV.

Nos duo turba sumus. - - - - -

OVID. *Metam.* L. I. 355.

Nous deux faisons tout le Genre Humain.

QUI ne croiroit, que plus une Compagnie est nombreuse, plus l'Entretien y est agréable & varié? Mais l'Experience fait voir que la Conversation n'est jamais si bornée & si languissante, que dans les grandes Assemblées.

blées. Lors que plusieurs Personnes traitent de quelque sujet, leurs disputes se passent à des formalitez, ou à des généralitez qui ne décident rien ; Si nous venons même dans un petit Cercle d'Hommes & de Femmes, nous trouverons que le discours n'y roule d'ordinaire que sur le Temps, les Modes, les Nouvelles, & de tels autres Lieux communs. Pour ce qui est des Coteries ou du Rendez-vous de quelques Amis, la Conversation y est plus libre & plus intéressante ; on y détaille mieux les choses ; mais elle est plus instructive & plus franche entre deux bons Amis, qui n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Alors un Homme donne l'essor à tout ce qui lui vient dans l'Esprit, il découvre ses pensées les plus secretes à l'égard des Personnes ou des choses, & soumet, pour ainsi dire, son cœur à l'examen de son Ami.

Ciceron est le premier qui ait observé, que l'Amitié augmente le bonheur & diminue la misere, en ce qu'elle redouble notre joie & qu'elle partage notre chagrin. Tous ceux qui ont écrit depuis sur cet article, ont adopté la même pensée. Le Chevalier *François Bacon* a fort joliment dépeint tous les autres avantages ; ou, pour me servir de son expression, tous les fruits de l'Amitié ; & j'avoue qu'aucun sujet de Morale n'a été mieux traité ni plus épuisé que celui-ci. Entre tout ce qu'on a dit de beau là-dessus, qu'il me soit permis de citer quelques Endroits d'un Auteur fort

ancien, dont le Livre passeroit, dans l'esprit de quelques-uns de nos Modernes, pour le plus excellent Traité de Morale que nous aïons, s'il paroïssoit sous le nom d'un *Confucius*, ou de quelque Philosophe Grec. Je veux parler du Livre Apocryphe, qui a pour titre, *L'Ecclesiastique de Jesus, Fils de Sirach*. Avec quelle délicatesse n'a-t-il pas décrit l'art de se faire des Amis, par une conduite obligeante & asable? N'est-ce pas lui qui a établi pour Maxime: „ Que nous devons avoir beaucoup „ de personnes qui nous souhaitent du bien, „ mais peu d'Amis; ” quoi qu'un habile Auteur moderne l'ait avancée comme de son crû? Du reste, voici de quelle maniere le Fils de *Sirach* s'exprime: * *La douceur, dit-il, multiplie les Amis, & le discours asable attire des saluts obligeans. Vis en paix avec tout le monde, mais n'aie pour ton Conseiller qu'un seul entre mille. Quelle prudence n'exige-t-il pas dans le choix de nos Amis? Avec quelle noble simplicité, ou plutôt quels traits d'Esprits, ne dépeint-il pas la conduite d'un Ami perfide, qui n'a que son intérêt en vûe? † Si tu veux acquérir un Ami, ajoute-t-il, mets-le à l'épreuve, & ne te hâte pas trop de te fier à lui: Car il y a tel Homme qui est Ami pendant qu'il y trouve son avantage; mais qui se retire au jour de l'adversité. D'ailleurs, il y a tel Ami, qui deviendra ton Ennemi, & qui, après t'avoir fait querelle, découvrira*

ton

* Chap. VI. 6, 7. † Ibid. vs. 8, 13.

ton foible. Il y a tel autre Ami, compagnon de table, qui ne perservera point au tems de ton affliction : Quoi que dans ta prospérité ce soit un autre toi-même, & qu'il gronde tes Domestiques, Si tu viens à déchoir, il sera contre toi, & ne paroitra plus en ta présence. Que peut-on dire de plus fort & de plus exact que ce qui suit ? * Sépare-toi de tes Ennemis, & sois en garde avec tes Amis. Il vient ensuite au détail d'un de ces Fruits, que les deux célèbres Auteurs, que j'ai nommez dès l'entrée de cet Article, décrivent au long, & de là il passe à l'Eloge de l'Amitié en général, qui est aussi juste que sublime. † L'Ami fidèle, dit-il, est une puissante Protection, & celui, qui l'a trouvé, a découvert un trésor. Il n'y a rien qu'on puisse donner en échange pour un Ami fidèle, & son excellence est hors de prix. L'Ami fidèle est une Medecine qui sauve la vie ; & ceux qui craignent le Seigneur le trouveront. Celui qui craint le Seigneur placera bien son amitié ; car tel qu'il est, tel sera son Prochain, c'est-à-dire, son Ami. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré une Expression qui m'ait tant plu, que celle qui compare un Ami à une Medecine qui sauve la vie, pour insinuer que l'Amitié adoucit les inquietudes & les chagrins, inséparables de la Nature Humaine dans ce Monde. Je ne suis pas moins frappé de la beauté du dernier Verset, où l'Auteur nous dit, que l'Homme de bien trouvera un Ami digne

* Ch. VI. 14.

† Ibid. vs. 15, 18.

digne de sa Vertu. Il y a un autre Passage, qu'on ne manqueroit pas d'admirer, s'il étoit dans un Païen. * *N'abandonne pas, dit-il, un ancien Ami : car le nouveau ne l'égale pas. L'Ami nouveau est comme le Vin nouveau ; quand il est vieux, tu le bois avec plaisir.* N'est-ce pas une Allusion bien soutenue, & une pensée fort vive, lors qu'il parle dans un autre endroit en ces termes ? † *Celui qui jette des pierres contre les Oiseaux les chasse, & celui qui fait des reproches à son Ami rompt l'Amitié. Quoi que tu aies dégainé l'épée contre ton Ami, ne perds point espérance, car il y a moïen de retourner en grace. Quoi que tu aies ouvert la bouche contre ton Ami, ne crain point ; car il y a moïen de se reconcilier : Si ce n'est que tu lui fasses des reproches, que tu en agisses avec orgueil, que tu aies revelé son secret, ou que tu lui aies porté quelque coup en trahison : car pour ces choses-là tout Ami s'enfuit.* On peut remarquer ici & dans plusieurs autres passages du même Auteur ces Comparaisons familières & ces Expressions naïves qui sont si admirées dans les Moralitez d'Horace & d'Epiétete. Les Chapitres suivans nous en fournissent de très-beaux Exemples sur le même sujet : ‡ *Celui qui révèle, dit-il, les secrets qu'on lui confie, perd son crédit, & ne trouvera jamais un Ami selon son cœur. Aime ton Ami, & sois lui fidèle ; mais si tu trahis son secret, ne va plus*

* Chap. IX. 12, 13.

† Chap. XXII, 23, 26.

‡ Chap. XXVII. 16, 21.

plus après lui : Car comme on tâche de perdre son Ennemi, ainsi tu as perdu l'amitié de ton prochain : Celui qui laisse échaper un Oiseau de sa main, ne le recouvre plus ; ainsi tu as laissé échaper ton Ami, & tu ne le rattraperas point : Ne le poursuis plus, car il s'est enfui trop loin, & s'est échapé du filé comme un Chevreuil. S'il ne s'agissoit que d'une plaie, on peut la bander ; & il y a moïen de se reconcilier après avoir dit des injures ; mais il n'y a point d'esperance pour celui qui trahit les secrets.

Entre les différentes qualitez d'un bon Ami, l'Auteur met avec raison la Constance & la Fidelité pour les principales. Il y en a d'autres qui ajoutent à celles-ci la Vertu, le Savoir, la Discretion, l'Egalité dans l'âge & les biens de la Fourtune, & ce que Ciceron apelle, *morum Comitas*, la Politesse & la Civilité des mœurs. S'il me falloit dire mon avis sur un sujet si rebatu, je voudrois y joindre une certaine Egalité d'ame & de temperament, qu'il n'est pas facile d'aquerir. On contracte souvent amitié avec une Personne qui a les plus belles apparences du monde, lors que tout d'un coup, après une année ou plus de commerce, quelque mauvaise humeur cachée, qu'on n'avoit jamais aperçue & dont on n'avoit eu aucun soupçon, vient à éclater, & nous la montre dans tout son naturel. Il y a d'ailleurs une infinité de Gens, qui, en certains périodes de leur vie, sont de l'humeur la plus agréable que l'on puisse voir, & qui, en d'autres, deviennent

odieux au dernier point. *Martial* nous donne un fort joli Portrait d'un Homme de ce caractère dans l'Epigramme suivante :

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem,
Nec tecum possum vivere, nec sine te.
Lib. XII. Epig. 47.

- „ * Vous avez des endroits aimables,
- „ Vous en avez d'insupportables :
- „ Je ne puis plus les endurer ;
- „ Mais sans vous je ne puis durer.

On est fort malheureux d'être lié d'amitié avec une Personne, dont l'humeur est si changeante, qu'elle en devient tantôt aimable & tantôt odieuse. Mais puis que la plupart des Hommes se trouvent quelquefois dans une disposition d'Esprit digne d'envie, il seroit de la prudence d'employer tous nos soins pour nous y maintenir & nous conserver toujours dans un état qui nous rend agréables à tout le monde.

C.

* Traduction du Comte de BUSSI - RABUTIN, dans ses *Lettres*, T. IV. p. 111. Ed. de 1711.

DIS-

DISCOURS LVI.

Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ :
 Arborea foetus alibi, atque injussa virescunt
 Gramina, nonne vides, croceos ut Tmolus odores :
 India mittit ebur, molles sua thura Sabæi :
 At Chalybes nudi ferrum, viroscum Pontus
 Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum ?
 Continuo has leges, æternaque fœdera certis
 Imposuit Natura locis. - - - - -

VIRG. Georg. I. 54, 61.

Ne voiez-vous pas que le Blé croît mieux ici, & dans un autre endroit la Vigne ; que les Arbres Fruitiers croissent mieux ailleurs ; que l'Herbe pousse d'elle-même dans les Prairies ; que le mont Tmolus est couvert de Saffran ; que l'ivoire nous est envoyé des Indes, l'Encens du Païs des Sabéens, le Fer de celui des Chalybes, le Castor du Pont, & que les bonnes Juments, qui servent à remporter le prix de la course à Elide, nous viennent de l'Epire ? C'est la Nature qui a établi ces Loix éternelles dans les divers Pays du Monde.

IL n'y a point de Lieu dans la Ville que je fréquente plus volontiers que le *Change*, ou la *Bourse Royale*. Je trouve une satisfaction secrète, en qualité d'*Anglois*, & ma Vanité se repaît, en quelque manière, à voir une si nombreuse Assemblée de mes riches Compatriotes & d'Etrangers, qui consultent entre eux des affaires particulières du Genre Humain,

Z 4

& qui

& qui font de cette Metropole une espèce de Marché public pour toute la Terre habitable. J'avouë que la Bourse, dans son fort, me paroît être un grand Conseil, où toutes les Nations un peu distinguées ont leurs Représentans. Les Facteurs font dans le Commerce la même chose que les Ambassadeurs à l'égard de la Politique; ils négocient des affaires, concluent des Traitez, & maintiennent une bonne correspondance entre ces riches Societez d'Hommes, que les Mers séparent les unes des autres, ou qui habitent aux quatre Coins opposez du même Continent. J'ai pris souvent plaisir à voir terminer un démêlé entre un Habitant du Japon & un Echevin de Londres, ou former une Ligue entre un Sujet du Grand Mogol & un autre du Czar de Moscovie. C'est une joie incroyable pour moi de me trouver avec tous ces Ministres du Commerce, aussi distinguez par leur Langage, que par les differens Quartiers où ils se placent: Tantôt on me pousse au milieu d'une troupe d'*Armeniens*: Tantôt je me perds dans une foule de *Juifs*; & quelquefois je suis embarrassé dans un Gros de *Hollandois*. Je suis *Danois*, *Suedois* ou *François* tour à tour; ou plutôt je m'imagine être de toutes les Nations, à l'exemple de cet ancien Philosophe, qui, sur la demande qu'on lui fit de quel Païs il étoit, repliqua: Qu'il étoit *Citoien du Monde*.

Quoi que je visite souvent cette multitude

de d'Hommes occupez de leurs affaires, je n'y suis connu que de mon Ami le Chevalier *Freeport*, qui sourit quelquefois de me voir coudoier dans la foule ; mais qui a la discretion de ne me dire mot. Il y a d'ailleurs un Marchand d'*Egypte*, qui ne me connoit que de vûë, pour m'avoir remis quelque argent au *Grand Caire* ; mais je ne suis point du tout versé dans le *Coptique* moderne ; ainsi nos entrevûes n'aboutissent qu'à nous saluer & à faire une grimace.

Une si vaste Scène d'action & de mouvement me fournit une grande varieté de pensées solides & agréables. Bon Ami de tout le Genre Humain, je me sens si pénétré, à la vûë d'un nombre considerable de Personnes heureuses & florissantes, que, dans plusieurs Solemnitez publiques, je ne saurois m'empêcher de pleurer de joie. C'est pour cela que je goûte un plaisir merveilleux à voir cette foule de Négocians qui s'enrichissent eux-mêmes, & qui travaillent à grossir le Capital de la Nation ; ou, pour me servir d'autres termes, qui font la fortune de leurs Familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & la sortie de tout ce qui nous est inutile ou superflu.

Il semble que la Nature ait pris un soin tout particulier de répandre ses faveurs en divers Endroits de ce Monde sublunaire, pour établir ce trafic & cette Correspondance mutuelle entre les Hommes, afin qu'ils dépendis-

sent, en quelque sorte, les uns des autres, & qu'ils fussent unis par leur intérêt commun. Il n'y a presque pas un seul Climat qui ne produise quelque chose, qu'on ne trouve pas ailleurs. Le méts croît dans un Païs, & la sauce vient dans un autre. Les Fruits du *Portugal* sont corrigez par ce qu'on recueille aux *Barbades*: L'infusion d'une Plante de la *Chine* est adoucie avec la moëlle d'une Canne des *Indes*. Les Isles *Philippines* nous envoient de quoi relever le goût de nos Liqueurs en *Europe*. La seule parure d'une Dame de qualité est souvent le produit d'une centaine de Climats. Le Manchon & l'Eventail viennent ensemble des différens bouts de la Terre. L'Echarpe est envoyée de la Zone torride, & la Palatine de celle qui est au dessous du Pole. La Jupe de Brocard sort des Mines du *Pérou*, & le Collier de Perles des entrailles de l'*Indostan*.

Si nous considérons notre Païs dans son état naturel, sans aucun des avantages du Commerce, quel miserable & stérile morceau de terre n'avons-nous pas eu pour notre Lot? Les Naturalistes, qui en ont écrit l'histoire, nous disent, qu'il n'y avoit d'abord que des baies d'Aubépine & des Gratecû, des Glands & des Faines, dont les Cochons se nourrissoient, avec de tels autres Méts exquis: Que notre Climat ne peut produire de lui-même, sans le secours de l'Art, que des Prunelles & des Pommes sauvages: Que nos Melons, nos

Pè-

Pêches, nos Figues, nos Abricots, & nos Cerises, sont des Fruits étrangers, qu'on a transplanté en différens Siècles, dans nos Jardins, & qui ne manqueroient pas de s'abatardir si on négligeoit de les cultiver, & si on les abandonnoit à la merci de notre Soleil & de notre terroir. Le trafic n'a pas plus enrichi la Pépinière de nos Végétaux, qu'il a embelli toute la face de la Nature chez nous. Nos Vaisseaux reviennent chargés de la récolte de toute les Climats : Nos Tables ne manquent ni d'Épices, ni d'Huiles, ni de Vins : Nos Chambres sont garnies de Pyramides de Porcelaine de la *Chine*, & ornées de plusieurs Ouvrages du *Japon* : La Boisson, que nous prenons le matin à déjeuner, vient des extrémités les plus éloignées de la Terre ; Nous réparons nos corps avec les drogues de l'*Amerique*, & nous goûtons la douceur du repos sous des Pavillons qui nous viennent des *Indes*. Mon Ami, le Chevalier *Freeport*, dit que les Vignes de *France* sont nos Jardins ; les Isles où croissent les Epiceries nos Couches ; les *Persans* nos Ouvriers en soie, & les *Chinois* nos Potiers. Il est vrai que la Nature nous fournit les nécessitez de la vie ; mais le Trafic nous donne un nombre infini de choses utiles, & nous procure d'ailleurs tout ce qui est commode, ou qui sert à l'ornement. Ce n'est pas non plus une des moindres parties de notre Bonheur, de jouir de tous les Fruits du Septentrion & du Midi, sans être exposés à la

vio-

violence du froid ou du chaud qui les produisent ; & de pouvoir nous recréer les yeux de la verdure de nos Campagnes, pendant que nos bouches se regalent des Fruits qui croissent entre les deux Tropiques.

C'est pour toutes ces raisons qu'il n'y a pas de Membres plus utiles dans la Société que les Marchands. Ils unissent les Hommes par un trafic mutuel de bons offices, ils distribuent les Dons de la Nature, ils occupent les Pauvres, augmentent les Biens des Riches, & suppléent à la magnificence des Grands. Un *Anglois* qui négocie convertit l'Etain de son País en Or, & change sa Laine pour des Rubis. Les *Mabometans* s'habillent de nos Draps, & ceux qui demeurent dans la Zone glacée se couvrent de la toison de nos Brebis.

Lors que j'ai été à la *Bourse*, je me suis figuré souvent un de nos anciens Rois placé dans la même Niche, où est aujourd'hui sa Statue, & occupé à regarder cette affluence de riches Citoïens qui s'y rendent tous les jours. Quelle ne seroit pas sa surprise d'entendre parler toutes les Langues de l'*Europe* dans ce petit Quarré de son ancien Domaine, & de voir un si grand nombre de Particuliers, qui de son tems auroient été les Vassaux de quelque puissant Baron, négociier pour des Sommes plus considérables qu'il n'y en avoit autrefois dans le Trésor Roïal ! Le Commerce, sans étendre les bornes de la *Grande-Bretagne*, nous a donné une espèce de nouvel Empire ;

Il a multiplié le nombre des Riches, fait hauffer de beaucoup le prix de nos terres, & joint à celles-ci d'autres Fonds qui les valent bien.

C.

DISCOURS LVII.

At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna Domûs, & avi numerantur avorum.

VIRG. Georg. IV. 208.

Leur race est immortelle, la Famille se perpétue durant une longue suite d'années, & peut compter un nombre infini de ses Ayeux.

Après avoir entretenu mes Lecteurs de différentes Coteries bien singulieres, tant anciennes que modernes, je n'avois pas dessein de les fatiguer par de nouveaux Recits de cette nature; mais informé depuis peu qu'il y en a une, que je ne saurois appeler ni ancienne ni moderne, & qui est la plus grande Curiosité qu'on ait jamais vûe en ce genre, je croi que le Public m'aura quelque obligation si je lui en fais part, & qu'il n'en sera pas moins surpris, que je l'ai été moi-même.

Au milieu des plaintes qu'un de mes Amis me faisoit à l'égard d'un Artisan, qui est son Allié, après me l'avoir dépeint comme un misérable & indigne Fainéant, qui négligeoit sa Famille, & qui passoit la meilleure partie de son

son tems à boire bouteille, il ajouta, pour le dernier trait de son Caractère, qu'il étoit Membre de la *Coterie éternelle*. Frapé de ce titre, aussi ronflant que superbe, j'eus la curiosité de lui en demander un petit détail, qu'il me donna de la maniere suivante.

„ La *Coterie éternelle* est composée de cent
 „ Membres, qui partagent entre eux les vingt-
 „ quatre heures du Jour & de la Nuit, en
 „ sorte qu'il y en a toujours quelques-uns en-
 „ semble, d'un bout de l'année à l'autre; sans
 „ qu'aucun ait la présomtion de se retirer
 „ jusqu'à ce qu'ils soient relevez par ceux qui
 „ doivent occuper leur place. C'est ainsi qu'un
 „ Membre de cette Société ne manque jamais
 „ de compagnie, lors que le cœur lui en dit,
 „ soit qu'il se trouve lui-même en faction ou
 „ non, qu'il veuille boire un coup le matin,
 „ à midi, le soir, ou vuider bouteille après
 „ minuit.

„ Le Bourfier de la *Coterie*, qui se met
 „ dans une grande Chaise à bras au haut bout
 „ de la Table, ne meurt jamais, parce que
 „ chacun d'eux s'y place tour à tour, & que
 „ celui qui l'occupe ne doit point la quitter,
 „ jusqu'à ce que son Successeur soit prêt à
 „ la remplir; en sorte que le Siege n'a pas
 „ été vacant de memoire d'Homme.

„ Cette *Coterie* fut instituée vers la fin, ou,
 „ selon d'autres, vers le milieu de nos Guerres
 „ civiles, & continua, sans interruption, jusques
 „ au tems du grand Incendie de *Londres*, qui
 „ les

„ les disperſa pour quelques ſemaines. Le
 „ Bourſier, qu'il y avoit alors, garda ſon Poſte,
 „ juſqu'à ce qu'il fut ſur le point de ſauter
 „ en l'air avec une Maïſon voiſine, qu'on
 „ avoit minée & qu'on abatit pour arrêter
 „ le feu : Il ne voulut abandonner ſa Chaiſe,
 „ qu'après avoir vuidé toutes les Bouteilles
 „ qui étoient ſur la Table, & reçu des ordres
 „ poſitifs & reïterez de la part de ſes Con-
 „ freres. Auſſi tous les Membres de cette
 „ Société lui donnent-ils de nos jours des
 „ Eloges qui le mettent fort au deſſus de ce
 „ fameux Capitaine, dont Mylord *Clarendon*
 „ parle dans ſon Hiſtoire, qui ſe laiſſa brû-
 „ ler avec ſon Vaiſſeau, pour ne vouloir pas
 „ le quitter ſans un Ordre de l'Amiral. On
 „ dit que, vers la fin de l'année du grand
 „ Jubilé 1700. la Coterie examina, dans une
 „ Aſſemblée générale de tous ſes Membres,
 „ ſi elle devoit rompre ou continuer ſes
 „ ſéances, & qu'après bien des Harangues &
 „ des Diſputes, de part & d'autre, il y fut
 „ reſolu, d'une commune voix, *nemine contra-*
 „ *dicente*, qu'elle tiendrait bon durant tout
 „ ce nouveau Siècle.

„ Ce petit abrégé ſuffira, ſi je ne me trom-
 „ pe, à l'égard de l'établiſſement & de la
 „ continuation de cette admirable Coterie ;
 „ mais il eſt à propos d'ajouter quelque cho-
 „ ſe des mœurs & du caractère de ſes di-
 „ vers Membres, ſuivant les plus exactes in-
 „ formations que j'en ai pû avoir.

„ On

„ On voit en gros, par leurs Registres, que,
 „ depuis leur premiere Institution, ils ont
 „ fumé cinquante Tonneaux de Tabac, &
 „ qu'ils ont bû trente mille * Pièces d'*Aile*,
 „ mille Barriques de Vin rouge de *Portugal*,
 „ deux cens Pipes d'Eau de vie, & un † Bar-
 „ ril de petite Biere. Il paroît aussi qu'ils
 „ ont usé une infinité de Jeux de Car-
 „ tes. Ils observent d'ailleurs la même Loi
 „ que la Coterie de *Ben. Johnson* pratiquoit,
 „ & qui ordonne que le Feu ne s'éteigne
 „ jamais, *Focus perennis esto*, tant pour la com-
 „ modité d'allumer leurs Pipes, que pour re-
 „ medier à l'humidité de la Chambre, où ils
 „ s'assemblent. Ils ont une vieille Femme,
 „ qui leur sert de *Vesale*, pour entretenir le
 „ Feu, & qui a déjà vû éteindre & rallumer
 „ celui de la Verrierie plus de cent fois.

„ Cette Societé regarde toutes les autres
 „ avec le dernier mépris, & traite de mise-
 „ rables tombées des nuës celles même du
 „ *Kit-Cat* & de la Biere d'*Octobre*. Presque
 „ tous les discours de ces dignes Buveurs ne
 „ roulent que sur ce qui s'est passé dans leurs
 „ Assemblées, où tels & tels Membres ont bû
 „ à leur tour une semaine entiere, sans qui-
 „ ter

* Le mot Anglois *But* signifie une Futaille, qui
 contient 2. Barriques, ou 126. Gallons, dont chacun
 fait à peu près 4. Pintes de *Paris*. D'ailleurs, l'*Aile*,
 ou *Ale*, est de la Biere douce, & sans houblon.

† Il y a dans l'Anglois *Kilderkin*, qui est un Barril
 de 64. ou de 72. Pintes.

„ ter la compagnie ; où tels autres ont su-
 „ mé cent Pipes dans une séance, & où d'au-
 „ tres n'ont pas manqué d'aller boire leur
 „ petit coup à déjeuner depuis vingt années :
 „ Quelquefois ils parlent tout extasiez de
 „ quelques Barrils d'excellente *Aile*, qu'il y
 „ eut dans leur Cabaret, sous le regne de
 „ *Charles II.* & quelquefois ils reflexissent
 „ avec étonnement sur certaines Parties au
 „ * *Whisk*, qui ont été gagnées par quelques-
 „ uns de leurs Membres, lors qu'il n'y avoit
 „ presque plus d'esperance.

„ Ils se plaisent à chanter à toute heure
 „ de vieilles Chançons, pour s'encourager les
 „ uns les autres à s'humecter le gosier, & à
 „ se rendre immortels à force de boire : Ils
 „ ne s'épargnent pas non plus d'autres Exhor-
 „ tations édifiantes qui visent au même but.

„ Ils ont quatre Assemblées générales tous
 „ les ans, pour disposer des Places vacantes,
 „ nommer des Gens de service, confirmer
 „ leur Vestale, ou en élire une autre, & regler
 „ ce que chacun doit fournir pour le Char-
 „ bon, les Pipes, le Tabac, & autres besoins.

„ Leur Doïen a survécu deux fois toute
 „ la Coterie, & il s'est enyvré avec les Grands
 „ Peres de quelques-uns des Membres qu'on
 „ y voit aujourd'hui.

C.

* C'est un Jeu aux Cartes fort commun en *Angleterre*.

DISCOURS LVIII.

- - - - - O Dea certè !

VIRG. *Æneid. L. I. 332.**Sans contredit c'est une Déesse !*

IL est fort étrange, que l'Homme, qui ne peut que sentir les foiblesses qui l'environnent, soit touché de l'amour de la Gloire : que le Vice & l'Ignorance, l'Imperfection & la Misere prétendent à des Eloges, & cherchent à devenir, autant qu'il leur est possible, les objets de l'Admiration.

Mais quoi que la Perfection essentielle d'un Homme soit très-peu de chose, sa Perfection relative peut aller assez loin. S'il se regarde tel qu'il est en lui même, il n'a pas trop de quoi se vanter ; mais lors qu'il se compare avec d'autres, il peut avoir quelque sujet de se glorifier, si ce n'est pas de ses propres Vertus, du moins de l'absence de certains Défauts. C'est ce qui donne un tour bien différent aux pensées du Sage & à celles du Fou. Le premier tâche de briller en lui-même, & le dernier d'obscurcir ou d'éclipser les autres. Le premier s'humilie par le sentiment de ses propres infirmités, le dernier s'enorgueillit à la vûe de celles qu'il découvre dans les autres. Le Sage fait attention à ce qui lui manque, & le Fou à ce qu'il croit avoir. Le Sa-

ge est heureux lors que sa conscience l'approuve, & le Fou lors qu'il peut obtenir l'aplaudissement de ceux qui l'environnent.

Avec tout cela, quelque déraisonnable & absurde que paroisse cette ardeur pour la Gloire, on ne doit pas la décourager à tous égards; puis qu'elle produit de très-bons effets, non seulement en ce qu'elle détourne de tout ce qui est bas & indigne, mais aussi en ce qu'elle porte à des actions nobles & généreuses. Le Principe peut être fautif ou défectueux; mais les conséquences qu'il produit sont si bonnes & si utiles pour le Genre Humain, qu'on ne doit pas chercher à l'éteindre.

Cicéron a déjà remarqué, que les plus grands Genies & ceux qui possèdent les plus beaux talens sont les plus sensibles à l'Ambition; mais si l'on compare les deux Sexes à cet égard, on trouvera que les Femmes en sont plus dominées que les Hommes.

L'Envie de plaire & de s'aquerir l'estime du Public est si violente dans le beau Sexe, qu'elle produit des effets merveilleux sur les Femmes de bon sens, qui veulent être admirées pour cela seul qui mérite l'admiration. Je croi même qu'on peut dire, sans les vouloir encenser, qu'il y en a plusieurs qui mènent une vie, non seulement plus régulière & plus vertueuse, mais qui ont aussi beaucoup plus d'égard à leur honneur, que la généralité des Hommes. Combien d'Exemples n'avons-nous pas de leur Chasteté, de leur Fi-

délicé & de leur Dévotion ? Combien de Dames n'y a-t-il pas qui se distinguent par l'Education de leurs Enfans, le soin de leurs Familles, & l'amitié pour leurs Epoux ? Ce sont là les grandes Vertus & les Ornaments de leur Sexe, de même que la conduite de la Guerre, ou du Négoce, & l'administration de la Justice servent à rendre les Hommes célèbres.

Mais si cette ardeur pour l'Estime, soumise à l'empire de la Raison, enrichit le beau Sexe de tout ce qui est digne de nos éloges ; de l'autre côté, il n'est rien qui leur porte plus de préjudice, lors qu'elle est gouvernée par une fote Vanité. Je n'en veux donc ici qu'aux Orgueilleuses, & l'on verra bientôt ce qui m'oblige à leur donner le titre d'*Idoles*. Il faut savoir qu'une *Idole* est uniquement occupée du soin de s'ajuster. Dans toutes les attitudes de son corps, l'air de son visage & le mouvement de sa tête, il paroît qu'elle n'a d'autre but que celui de se faire des Adorateurs. Aussi voyons-nous que les *Idoles* se rendent à toutes les Assemblées publiques & aux Lieux les plus fréquentés, pour y séduire les Hommes. La Comédie en est souvent pleine ; *Hyde-Parc* en regorge ; elles y vont tous les soirs se promener en Carosse, & les Eglises en fourmillent. On ne doit les aborder qu'avec de profonds respects, comme si l'on s'adressoit à la Divinité. La Vie & la Mort sont en leur puissance : Elles disposent des joies du Ciel & des tourmens de l'Enfer : Le

Pa-

Paradis est entre leurs bras, & chaque moment que vous passez avec elles vaut une éternité de Bonheur. Les ravissémens, les transports & les extases sont les faveurs qu'elles distribuent : Les soupirs & les larmes, les prières & les cœurs enflammés sont les Victimes qu'on leur offre. Leur simple souris est capable de rendre les Hommes heureux, & leur froideur les jette dans le desespoir. Au reste, le Livre qu'*Ovide* a écrit de *l'Art d'aimer* est une espèce de Rituel Païen, qui contient toutes les cérémonies du Culte qu'on rend à ces *Idoles*.

Je n'aurois pas moins d'embarras à distinguer les différentes sortes de ces *Idoles*, que *Milton* en avoit à compter celles qu'on adoroit dans la Terre de *Canaan*, & les Païs voisins. Quoi qu'il en soit, la plupart de celles dont je parle sont adorées, à l'exemple de *Moloch*, à travers le feu & les flammes. Quelques-unes, à l'imitation de *Baal*, se plaisent à voir déchiqueter leurs Adorateurs, & répandre leur sang pour elles. Il y en a d'autres, qui, de même que l'Idole *Bel* dans un des Livres Apocryphes, exigent qu'on leur prépare des Festins & des Collations tous les soirs. Il est vrai que leurs violens Adorateurs les ont quelquefois traitées avec la même sévérité que les *Chinois* ont pour leurs *Idoles*, qu'ils fouettent & assomment de coups lors qu'elles ne veulent pas exaucer les prières qu'ils leur adressent.

Je ne dois pas oublier ici, que les Idolâtres, qui se consacrent au service des *Idoles* dont il s'agit, sont d'une Humeur tout opposée à celle des autres. Du Moins les derniers se disputent entr'eux parce qu'ils adorent différentes *Idoles*, au lieu que les premiers se querellent parce qu'ils adorent la même.

Ainsi l'intention de l'*Idole* est tout-à-fait contraire aux vœux de l'Idolâtre, qui voudroit jouir tout seul de son *Idole*, pendant que celle-ci ne cherche qu'à multiplier ses Adorateurs. * *Chaucer* décrit fort joliment, dans un de ses Contes, cette humeur volage d'une *Idole*; Il nous la représente assise autour d'une Table avec trois de ses Esclaves, qui n'oublent rien pour gagner ses bonnes grâces, & lui rendre leurs devoirs: Là-dessus, elle saurioit à l'un, buvoit à la santé de l'autre, & pressoit le pié du troisième sous la Table. Quel donc de ces trois, dit le vieux Barde, croiriez-vous être le véritable favori? De bonne foi ajoute-t-il, pas un des trois.

La manœuvre de cette *Idole* me fait souvenir de la belle *Clarinde*, une des plus grandes *Idoles* qu'il y ait entre les Modernes. Elle est adorée une fois la semaine à la Chandelle, au milieu d'une troupe de Gens qui se donnent le nom d'Assemblée. Quelques jeunes

Ca-

* Il s'appelloit GEOFROI, & vivoit vers le milieu du XV. siècle. Les Anglois le regardent comme le Père de leur Poësie.

Cavaliers, des plus propres de la Nation, tâchant de se poster sous ses yeux, pendant qu'elle est environnée d'un nombre infini de Bougies, & à son aise sur un bon Fauteuil. Pour exciter le zèle de ses Idolâtres, elle ne permet pas qu'aucun sorte de sa présence, sans lui avoir donné quelque marque de sa faveur. Elle fait une Question à celui-ci, raconte une aventure à celui-là, jette une œuillade sur l'autre, prend une pincée de Tabac d'un quatrième, & laisse tomber son Eventail comme par mégarde, afin qu'un cinquième ait l'occasion de le relever. En un mot, chacun se retire content du succès qu'il a eu, & porté à renouveler ses Dévotions à la même heure Canoniale au bout de huit jours.

D'ailleurs, une *Idole* peut déchoir de sa Divinité par bien des accidens. Le Mariage en particulier est une espèce d'Anti-Apothéose ou de Canonisation renversée. D'abord qu'un Homme devient familier avec sa Déesse, elle retombe bientôt dans son premier état de Créature mortelle.

La Vieillesse est aussi une terrible Ennemie des *Idoles* : Il est certain qu'il n'y a pas un Etre plus malheureux qu'une *Idole* décrépète, sur tout lors qu'elle a contracté des airs qui ne sont agréables qu'en présence de ses Adorateurs.

Puis donc que, dans ces Cas & divers autres de la même nature, la *Femme* survit presque

toijours à l'*Idole*, il faut que j'en revienne à la Moralité de mon *Discours* & que je prie les Dames de vouloir bien diriger l'Envie qu'elles ont de se faire admirer. Pour en venir à bout, elles doivent tâcher de se rendre les objets d'une Admiration raisonnable & de durée. C'est ce qu'elles n'obtiendront jamais de la Beauté, des Habits ou de la Mode; il n'y a que les qualitez interieures de l'Esprit & du Cœur, que le Tems & les Maladies ne fauroient éfacer, qui puissent leur procurer cet avantage, & les rendre plus aimables à mesure qu'elles seront mieux connues.

C.

DISCOURS LIX.

Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.
HOR. Lib. I. Ep. XVII. 23.

Aristippe prenoit toute sorte de caractères, & se faisoit à tout; il s'accommodoit de toute sorte d'état, & tout lui convenoit.

J'Eus quelque mortification de me voir exposé à la raillerie d'une belle Dame de ma connoissance, * pour avoir traité *Dorimant* de vrai Païsan, dans un de mes *Discours*. Elle fut même assez impitoïable pour tirer avantage de mon invincible taciturnité, & pour

exa

* Voyez le LII. DISCOURS, pag. 337.

examiner, d'une manière fort libre, l'air, la taille, le visage & les allures de celui qui prétendoit juger, avec tant d'arrogance, de la véritable Galanterie. Cette Dame est pleine d'action, vive & gentille dans son impertinence, & du nombre de celles qui passent, auprès des Ignorans, pour avoir beaucoup d'esprit & de vivacité. Quoi qu'il en soit, elle avoit entre les mains la Comédie du Chevalier *Fopling*, & après avoir dit, que c'étoit un bonheur pour elle qu'il ne se trouvât pas aujourd'hui un Gentilhomme de la tournure de *Dorimant*, elle se mit à lire, d'un air & d'un ton de Comédienne, en croiant triompher de moi, quelques endroits des discours de ce beau Personnage. En voici un : *C'est elle-même, cette aimable chevelure, cette taille dégagée, ces yeux fripons, avec tous ces charmes attendrissans qui paroissent autour de sa bouche, & que Medley nous a dépeints ; Je veux hasarder à cette Loterie, & tenter d'y atraper un bon Lot avec mon Ami Belair.*

* En Amour, les Vaincus
Triomphent des Vainqueurs,
Celui qui blesse fuit,
Et le mourant poursuit.

Après avoir tourné quelques feuillets, elle continua à lire & à causer tour à tour :

Vous

* Il est presque inutile de répéter ici, que, dans la traduction de tous ces Vers *Anglois*, on s'attache plus au sens, qu'à la rime.

Vous & *Lovit* saurez, au dépens de ses flammes ,
Que je connois à fond tous les replis des Femmes.

„ Oh, le charmant Personnage ! Mais, *ajouta-*
„ *t-elle*, voici l'Endroit que j'admire le plus,
„ lors qu'il commence à tourmenter *Lovit*, &
„ à copier les airs ridicules du Chevalier
„ *Fopling* : N'est - ce pas une jolie Satire , de
„ vouloir être lui-même un Sot pour se ren-
„ dre agréable, puis que le bruit & le gali-
„ matias ont des charmes si puissans ?

Pour obtenir de vous un acueil favorable ,
J'imiterai l'Amant qui vous paroît aimable.

„ Y a-t-il rien de plus extravagant , de plus
„ enjoué & de plus digne d'un petit Maî-
„ tre, que ce nouveau trait ?

Les Sages pourront bien distinguer notre fort ,
Vous prenez une Femme, & j'épouse un trésor.

Il y auroit eu sans doute de la temerité,
pour un Homme de mon humeur, à m'op-
poser à ce torrent de paroles qui sortoient
de la bouche de ma belle Ennemie ; mais son
Discours me fournit bien de quoi réfléchir,
après que je l'eus quittée. Je ne pûs m'em-
pêcher de faire attention, en particulier, aux
fausses idées que la plupart des gens ont,
(sur tout le beau Sexe ,) de ce qu'on appelle
un *Gentilhomme bien fait* ; de tourner le sujet
de tous les côtez , & de m'en former une
idée exacte & précise.

Il me semble donc qu'un Homme ne devroit jamais avoir l'estime des autres, pour aucune action contraire aux Maximes reçues dans le Païs où il demeure. Tout ce qui est opposé aux regles éternelles de la Raison & du bon Sens doit être banni de la conduite d'un Homme bien né. J'avouë que je ne me suis pas expliqué là-dessus d'une maniere assez distincte, lors que j'ai appelé *Dorimant* un vrai Païsan, sur ce qu'il donne à la Vendeuse d'Oranges l'épithète de *grosse Tripiere*: J'aurois dû soutenir, que l'Humanité engage un honête Homme à ne faire aucun reproche à qui que ce soit, pour des choses qui peuvent être communes aux Personnes qui ont le plus de mérite & de vertu. Lors qu'un Gentilhomme dit des grossieretez, c'est en vain qu'il a des Habits magnifiques: On doit toujours préférer les ornemens de l'Esprit à ceux du Corps. Les paroles qui sentent une Imagination dépravée, choquent plus la Politesse, que les Habits les plus negligez. Mais on est si éloigné d'en avoir cette idée, même entre les Personnes de qualité, que * *Vocifer* passe pour un Gentilhomme bien fait & poli. Il parle fort haut, il est altier, civil, douxereux, brutal & complaisant tour à tour, suivant que son petit Genie & son excessive Impudence le mènent. Il a d'ailleurs la reputation d'Homme d'esprit, auprès de celles de nos Dames qui

* C'est-à-dire, un *Brailleux*.

qui n'en ont guères, parce qu'il est toujours en doute, & qu'il ne décide rien. Il hausse les épaules pour insinuer qu'il est d'un autre avis, & il refute avec un grand air de suffisance, lors même qu'il avouë que la chose dont il s'agit est au dessus de sa portée. Son Caractère est d'autant plus singulier, qu'il se vante de corrompre les Femmes; & parce qu'il a l'audace de fouler aux piez, sans le moindre scrupule, tout ce qu'il y a de plus sacré & de plus inviolable, j'ai ouï dire à une jeune Demoiselle fort riche, que c'étoit dommage qu'un Gentilhomme aussi poli que *Vocifer* fût un si grand Athée. Il n'y a personne qui n'ait remarqué une foule de ces Impertinens dans toutes les Assemblées; mais ne seroit-il pas digne de notre attention d'examiner quelle influence auroit, dans les Compagnies & tout ce qui regarde la Société civile, un Homme imbu de tous les principes que l'Honneur, la Bien-séance & la Religion inspirent?

A peine ai-je trouvé un seul Homme qui remplit mieux tous les devoirs de la vie que * *Ignotus*. Ses actions cachées & celles qui paroissent aux yeux de tout le monde, tirent leur source de nobles & de puissans Motifs. Il les doit toutes à l'esperance ferme & inébranlable qu'il a d'une Vie à venir; Son bon Naturel, fortifié par le sentiment de la Vertu, produit le même effet sur lui, que la négli-

gen-

* C'est-à-dire, l'*Inconnu*.

gence de tout ce qui est honête & digne de nos soins produit sur quantité d'autres. Fixe & déterminé qu'il est sur toutes les matieres de quelque importance, on remarque dans ses actions cet air noble & aisé, qui en relève toujours l'éclat : Quoi qu'il ait un souverain mépris pour toutes les Minuties, il les possède à fond. Ce tour d'esprit le dispense d'étudier ses manieres, qui, toutes negligées qu'elles paroissent, n'ont pas la moindre affectation, & c'est ce qui le distingue en particulier.

Celui qui peut envisager avec plaisir l'incertitude de son existence ici-bas, & se promettre que sa dissolution lui sera quelque jour fort avantageuse, peut tout faire dans ce Monde de bonne grace, d'un air desintéressé, & en galant Homme. Il ne regarde pas sa vie comme un état malheureux, passager, de courte durée, mêlé de vains plaisir & de peines réelles ; mais il la considere sous une toute autre face ; ses chagrins disparaissent bientôt & ses joies sont pour l'éternité. Il n'a pas une idée triste & affligeante de la Mort ; il est prêt à lui resigner tous ses plaisirs, & à passer de cette courte Nuit à un Jour qui ne finira jamais. C'est-à-dire, que plus un Homme a de Vertu, plus il est disposé naturellement à être civil, honête & agréable. Un Homme qui possède de grands biens a la mine contente & un air assuré, que celui qui est réduit à l'étroit & dans la misere ne sauroit jamais
 pren-

prendre. Il en est de même à l'égard de l'Esprit ; celui qui se gouverne, par les regles éternelles du bon Sens & de la Raïson , ne peut qu'avoir , dans ses paroles & dans ses actions, quelque chose de si gracieux, que tout lui sied bien, dans quelque état qu'il se trouve. Tout peut changer autour de lui, les Personnes & les Affaires, sans qu'il en soit altéré lui-même ; indifférent pour tout ce qui regarde la Vie & ses occupations, il paroît insensible au milieu de tous les revers qui démontent les autres. En un mot, pour être un Gentilhomme bien fait & poli, il faut être généreux & honête Homme. Le plus sûr moyen d'être toujours de bonne humeur, & de briller, comme on parle, c'est d'être soutenu par celui qui ne peut jamais nous manquer, & de croire que tout ce qui nous arrive est pour le mieux, puis qu'autrement celui de qui nous dépendons ne l'auroit pas permis.

R.

DISCOURS LX.

Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.

HOR. L. I. Ep. VIII. 17.

Celsius, vos amis seront à votre égard ce que vous serez au leur dans votre bonne fortune.

IL n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver un Homme, dont la conduite vous
a pa-

a paru toujours égale, sujet à des écarts & à des boutades, qui le rendent aussi différent de lui-même & de ce que vous l'aviez cru d'abord, que deux Personnes le peuvent être l'une de l'autre. Cette bizarrerie vient de ce qu'on néglige de se former des règles certaines pour sa conduite, ou quelques idées fixes des choses en général, capables de produire en nous de bonnes Habitudes à l'égard de l'Esprit & du Corps. Un pareil défaut ne nous expose pas seulement à une legereté mal séante dans nos manieres, mais aussi à l'inconstance pour nos Amis, nos intérêts & nos liaisons. Un Homme, qui est simple Spectateur de ce qui se passe autour de lui, sans avoir presque aucun commerce avec le monde, n'est qu'un pauvre Juge des secrets mouvemens du cœur, & des ressorts qui causent ces grandes alterations qu'on voit dans la même Personne : Mais lors qu'on n'est pas sujet à ces contrarietez qui paroissent dans les Hommes du monde, la Spéculation ne peut être que divertissante & instructive au suprême degré ; quoi que, pour en goûter tout le plaisir, il faille être dans un Poste supérieur, & avoir la disposition de leur fortune entre ses mains. C'est en partie à cause de cela, que j'ai lû, avec un plaisir incroyable, les Memoires secrets de la Vie de *Pharamond*, Roi de France, qu'un Antiquaire, de mes bons Amis, m'avoit prêté comme une grande Curiosité. Voici le Portrait que mon Auteur nous donne

ne de ce Monarque. „ *Pharamond*, dit-il, étoit
„ un Prince aussi humain que genereux, &
„ l'Homme le plus agréable & le plus face-
„ tieux qu'il y eut de son tems. Il avoit un
„ Goût fort singulier, qui auroit pû même
„ rendre malheureux un Prince d'un tout au-
„ tre naturel que le sien ; il croïoit qu'on ne
„ pouvoit jouir de tous les charmes de la
„ Conversation qu'entre des Egaux ; & il se
„ plaignoit quelquefois agréablement de ce
„ qu'il vivoit toujours dans la foule, & qu'il
„ étoit le seul Homme en *France* qui n'eut
„ jamais compagnie. Ce tour d'Esprit l'enga-
„ geoit à s'aller divertir d'un côté & d'autre
„ à minuit, avec un seul Gentilhomme de sa
„ chambre : Dans ces promenades nocturnes,
„ il faisoit liaison avec les Hommes, dont il
„ vouloit éprouver l'humeur, & il les recom-
„ mandoit en particulier à la faveur de son
„ premier Ministre. Il remarquoit là-dessus
„ en général, que ses nouveaux Amis le né-
„ gligeoient d'abord qu'ils esperoient de s'a-
„ vancer à une plus haute fortune, & il di-
„ soit à cette occasion, qu'on avoit tort de
„ taxer les Princes de s'oublier dans leur éle-
„ vation, puis qu'il y avoit si peu de Gens
„ qui pussent voir d'un œuil tranquille la fa-
„ veur de leurs Créatures. ” Il y a un trait
dans mon Auteur qui nous donne une idée
fort vive du genie extraordinaire de *Phara-
mond*. Lors que ce Prince eut mis un Hom-
me à toutes les épreuves, par lesquelles il
fai-

faisoit passer tous ceux qu'il vouloit connoître à fond, & qu'il l'eut trouvé tel qu'il le cherchoit, il lui fournit un jour l'occasion de lui dire quel Bien étoit capable de le satisfaire. Là dessus, il lui en promit le double, & il lui parla en ces termes : *Mr. vous avez le double de ce que vous souhaitiez par la générosité de Pharamond ; mais prenez garde au moins d'en être content, puis que c'est la dernière faveur que vous aurez de lui. Dès ce moment je vous regarde comme une Personne qui m'est dévouée, & afin que vous le sôiez de bonne foi, je vous donne ma parole Royale que vous ne serez jamais ni plus ni moins que ce que vous êtes aujourd'hui. Ne me répondez pas, ajouta-t-il en souriant, mais jouissez de la Fortune, où je vous ai élevé, qui est au-dessus de la mienne, puis que vous n'avez plus rien à espérer ni à craindre.*

Après que Sa Majesté eut fait ce choix & acheté de cette maniere la compagnie d'un bon Ami, Elle jouissoit tour à tour de tous les plaisirs d'un Particulier de bonne humeur, & de ceux d'un puissant Monarque : Lors qu'il badinoit avec son Ami, il s'appelloit quelquefois *l'agréable Tyran*, sur ce qu'il punissoit l'insolence & la folie de ses Courtisans, non par aucune disgrâce publique, mais par la gêne & l'embarras, où il mettoit leur Esprit. S'il voïoit qu'un Homme fût rude & hautain envers ses Inferieurs, il cherchoit l'occasion de lui témoigner quelque bienveillance, & de le rendre par-là insupportable à ses Égaux. Il n'igno-

roit pas qu'on observoit toutes ses démarches, ses paroles, ses actions & ses regards même, & que chacun les interpretoit à sa mode. D'ailleurs, son Ami, qui s'appelloit *Eucrate*, & qui avoit l'ame noble sans être ambitieux, lui communiquoit librement toutes ses pensées, & ne craignoit point qu'il en fit un mauvais usage. Ainsi lors qu'ils causoient en particulier, ce n'étoit pas un petit régal pour eux de réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé en public.

Pour satisfaire quelquefois la fote vanité d'un Grand, qui avoit du pouvoir dans sa Province, *Pharamond* lui parloit en pleine Cour, & l'engageoit, par un seul mot qu'il lui disoit à l'oreille, à mépriser tous ses anciens Amis. Une longue experience lui avoit fait connoître les Hommes jusques à ce point, qu'il se vantoit de changer toute la masse du sang dans quelques-uns, s'il leur parloit trois fois. Maître de la fortune des autres, il se divertissoit à menager ses démarches envers ceux qui la poursuivoient uniquement, & à les traiter de la maniere qu'ils le méritoient. Avec un coup d'œil donné à propos & un petit sourire, il engageoit deux mortels Ennemis à s'embrasser, & à se jeter sur le cou l'un de l'autre, avec tant d'ardeur, qu'ils paroissoient intimes, & prêts à s'étouffer tous deux à force de caresses. Lors qu'il étoit dans toute sa belle humeur, & qu'il y avoit le soir quelque Assemblée extraordinaire à la Cour, il prenoit ses mesures avec *Eucrate*, pour se bien divertir, & il mettoit en jeu les Passions de tous
ses

ses Courtisans. Il se plaisoit à voir une fiere Beauté attendre les regards d'un Gentilhomme qu'elle avoit méprisé depuis long-tems, sur ce qu'il lui donnoit quelques petites marques de distinction ; & l'Amant concevoit là-dessus de si hautes esperances , qu'il renonçoit à la Dame, pour laquelle il se mouroit le jour précédent. A la Cour, où l'on emploie les termes les plus forts pour assurer quelcun de son amitié, & les plus foibles pour lui témoigner sa haine, n'étoit-ce pas un spectacle bien comique de voir les Déguisemens s'évanouir dans un Cas, & augmenter dans un autre, suivant que la Faveur ou la Disgrace accompagnoit les Objets respectifs de l'aprobation ou du mépris des Hommes ? Aussi *Pharamond*, touché de la bassesse du cœur Humain , disoit-il , d'une maniere agréable : „ Qu'il pouvoit ôter les „ cinq Sens de Nature à un Homme, & lui en „ donner une certaine, quand il vouloit. Celui „ qui est en disgrâce , ajoutoit-il, perd d'abord „ tous ses talens nature's, & celui qui est en „ faveur acquiert les atributs d'un Ange. „ Il prétendoit même : „ que ce n'étoient pas les „ seuls Officiers subalternes de sa Cour qui „ en avoient cette idée, mais que les Grands „ avoient bonne ou mauvaise opinion d'eux-mêmes , selon qu'ils jouissoient des bonnes „ graces de leur Prince ou qu'ils venoient à „ les perdre.

Un Monarque , de l'Esprit & de l'humeur enjouée de *Pharamond*, ne pouvoit que goûter

des plaisirs, qu'il étoit impossible à tout autre de se procurer. Il n'élevoit à une haute fortune que ceux qu'il croïoit capables de la recevoir sans aucun transport : il faisoit un noble & généreux usage de ses Observations ; & il n'estimoit pas tant ses Ministres, parce qu'ils lui plaisoient, que sur ce qu'ils se rendoient utiles à son Roïaume. De cette maniere, tous ses hauts Officiers le représentoient au naturel, & il n'y en avoit pas un seul qui eut part à son Pouvoir, s'il ne le ressembloit à l'égard de la Vertu.

R.

DISCOURS LXI.

Non audire licet, nec Urbe totâ
Quisquam est tam propè tam proculque nobis.

MART. L. I. Epig. 87.

*Il n'est pas possible de s'entendre avec Novius,
& il n'y a Personne dans toute la Ville qui
soit plus près ni plus loin de nous, que lui.*

MON Ami Mr. Honeycomb est un de ces Hommes rêveurs & distraits, qui pensent à toute autre chose qu'à ce qui se dit en leur compagnie. Hier au soir, un peu avant l'heure de notre Rendez-vous nocturne, nous nous promenâmes ensemble dans le Jardin du Palais de *Sommerset*, où il trouva un petit Caillou, d'une figure si extraordinaire, qu'il le

prit